

étant tombé sous la main, elle s'occupait, pendant ses promenades, à collectionner des insectes, à classer des herbes, à ramasser des cailloux ; son frère devenait son aide-préparateur. Quand ils élevaient des oratoires, il priait auprès d'elle. Il l'aimait docilement, lui obéissait, et trouvait qu'elle inventait des jeux très amusants ne refusait jamais de la seconder.

Stylite si sombre, si repliée sur elle-même quand elle se trouvait seule, changeait subitement de nature sitôt que des enfants de son âge la venaient voir.

En un instant, elle organisait un théâtre de carton, et faisait jouer à des marionnettes des comédies improvisées. Des comédies ! non pas : des tragédies, et des tragédies sacrées ; car elle ne savait que l'Histoire-Sainte, ou bien des *mystères* comme au moyen-âge, en empruntant des traits charmants à la légende dorée.

Après ces petites fêtes, sa mère la complimentait, l'embrassait, et Stylite était heureuse.

Elle tenait de son père une grande mémoire, qu'il développait en l'exerçant.

A huit ans, elle eut un professeur de français.

Elle écrivait facilement, trop facilement ; on s'étonnait de la précocité d'idées qui neublaient cette tête rêveuse. Ce n'était que pendant les heures de travail qu'elle se sentait réellement elle-même.

Les années se passaient sans amener de changement dans sa vie ; sinon que, pensant davantage, elle souffrait encore plus.

Elle fit sa première communion dans la maison paternelle, et ne la regretta jamais, tant ce jour laissa de lumière sur toute sa vie. Elle eût souhaité mourir alors, Dieu ne le voulut pas ! elle était prédestinée !

VIII

L'année suivante, elle entra au couvent.

La mère, quoique sincèrement chrétienne, appréhendait de se séparer de sa fille. Il lui semblait que la confier aux religieuses, c'était la perdre.

Le jour où on la conduisit au parloir, mère Sainte-